Document généré le 13 juil. 2025 12:59

**Renaissance and Reformation**
**Renaissance et Réforme**

# Horodowich, Elizabeth. Language and Statecraft in Early Modern Venice

Franco Pierno

Volume 34, numéro 3, été 2011

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1106365ar
DOI : https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17038

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)
2293-7374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Pierno, F. (2011). Compte rendu de [Horodowich, Elizabeth. Language and Statecraft in Early Modern Venice]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, *34*(3), 232–234. https://doi.org/10.33137/rr.v34i3.17038

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

the KJB as a racialized pro-slavery text. Heather Walton's treatment of Jean Rhys and Elizabeth Smart illustrates their unorthodox but generative coupling with the KJB.

The range and depth of the volume's contributions by leading scholars convey the fructifying, continuing capacity of the word that "watereth the earth, and maketh it bring forth and bud, that it may give seed to the sower and bread to the eater" (Isaiah 55:10).

PATRICIA DEMERS, *University of Alberta*

**Horodowich, Elizabeth.**
***Language and Statecraft in Early Modern Venice.***
New York: Cambridge University Press, 2008. xi, 245 p. ISBN: 978-0-521-89496-8 (hardcover) $85.

Ces dernières années, les historiens subissent de plus en plus la fascination de l'oralité et du rôle qu'elle a joué dans l'évolution des sociétés. Cet engouement pour la parole non écrite remonte certes aux études incontournables de Walter Ong, mais, en ce qui concerne l'histoire d'Italie, c'est à Peter Burke que l'on doit la première tentative de créer une « ethnographie rétrospective », à savoir une discipline fondée sur une cartographie de l'oralité en tant que pratique sociale de la communication. Burke avait repéré plusieurs objets de recherche, notamment les manifestations verbales liées à l'exercice des pouvoirs judiciaires : les blasphèmes, les injures et aussi le « gossip », à savoir le commérage avec ses répercussions sur la réputation des personnes visées et concernées.

Le livre de E. Horodowich se situe exactement dans ce sillage méthodologique, en essayant d'étudier les objets de cette recherche dans un contexte bien précis, autant d'un point de vue géographique que chronologique : la Venise du XVI^e^ siècle (mais aussi des premières décennies du XVII^e^). Horodowich articule son discours autour de cinq chapitres, dont l'objet est, à chaque fois, bien délimité, pratiquement autonome par rapport à l'organisation générale du volume. Le premier et le dernier chapitres sont consacrés à ce qui avait été écrit (et publié) au sujet de l'oralité par les théoriciens de l'art de la conversation (chapitre 1) ainsi que par les courtisan(e)s, dont les affirmations étaient

tenues en grand compte auprès de l'opinion publique (chapitre 5). Le chapitre 1, en effet, toujours dans le sillage des études de Burke, s'occupe de trois traités célèbres : le *Cortegiano* de Castiglione, le *Galateo* de Della Casa et, enfin, la *Civil conversatione* de Guazzo. Le chapitre 5 prend en examen le langage des courtisans à travers leurs propres textes, notamment ceux de Vittoria Colonna.

Les chapitres « centraux » sont, en revanche, consacrés aux dimensions judiciaire et sociale de l'oralité, à savoir : le blasphème et son contrôle, par le biais d'un groupe de magistrats appelés *Esecutori sopra la bestemmia* (chapitre 2) ; les insultes et les punitions qu'elles pouvaient comporter (chapitre 3) ; le « gossip » : ses espaces d'influence, ses retombées sur la réputation et, par conséquent, les tentatives autant de le combattre que de l'utiliser à son propre avantage de la part de l'État (chapitre 4).

Le travail de E. Horodowich offre, sans doute, des perspectives intéressantes sur ce qu'a été le rapport, très articulé et complexe, entre gestion du pouvoir et gestion du langage public (que l'auteur, néanmoins, trop souvent simplifie en l'expliquant par des questions soit liées à l'origine sociale soit au sexe) ; qui plus est, la recherche menée auprès des archives vénitiennes révèle des vrais et propres trésors linguistiques, en nous permettant de jeter un regard direct sur certains échanges verbaux urbains. Cela dit, on peut apercevoir dans le discours de Horodowich quelques faiblesses structurelles et conceptuelles qui dérivent, à notre avis, autant d'une certaine rigidité méthodologique que d'un manque d'approfondissement critique. Avant tout, la délimitation historique choisie par Horodowich est justifiée par des raisons strictement socio-politiques. L'intérêt pour le langage de la part de l'autorité publique aurait pris son essor à Venise au cours du XVI^e^ siècle, à cause d'une oligarchie d'aristocrates soucieuse de contrôler ainsi les dérapages sociaux dus à l'immigration ; dérapages qui s'exprimaient à travers des manifestations verbales violentes. L'autre justification donnée par Horodowich (mais sur laquelle l'auteur insiste moins) est celle qui s'appuie sur l'influence exercée par la Contre-Réforme. Certes, ces deux situations socio-politiques avaient dû jouer un rôle très important dans la coercition des moeurs (et de l'expression). Cela dit, il aurait fallu, peut-être, situer d'abord les événements vénitiens dans un contexte culturel plus large, dans le cadre d'un phénomène à la portée plus vaste, à savoir la naissance de la norme linguistique au XVI^e^ siècle. C'est en effet le siècle des grammaires, de la naissance des langues nationales, des traductions bibliques, de Bembo qui publia à Venise ses *Prose* (1525) et qui, d'ailleurs, allait exercer une influence

considérable sur Castiglione même. Les études linguistiques les plus récentes nous ont montré que la *questione della lingua* constituait bien plus qu'une simple querelle entre des gens des lettres et que, bien au contraire, elle avait pénétré presque toutes les couches sociales ainsi que les différents registres de communication (comme l'a bien démontré P. Trifone pour la situation romaine et, surtout, L. Tomasin pour les textes législatifs vénitiens du début du XVI^e^ siècle). Pourrait-on donc ignorer tout cela et faire comme si les discussions en matière de langue n'avaient rien à faire avec l'oralité ? Horodowich semble, du reste, ignorer toute bibliographie concernant l'histoire de la langue italienne, en se bornant à citer la très importante (mais aussi datant de 1961 !) *Storia della lingua italiana* de Migliorini et en mentionnant la très récente *Linguistic History of Venice* de R. Ferguson (p. 13, sans jamais l'utiliser).

La naissance de la norme linguistique n'était d'ailleurs que l'une des facettes d'une époque pendant laquelle la censure était devenue partie du système, une fonction même de la civilisation (comme nous ont montré les études de N. Longo). Si, en outre, l'on considère de près la situation vénitienne, on peut remarquer que les vrais changements vis-à-vis de la langue et de ses manifestations surviennent avec l'invention de la typographie. C'est, en effet, à cause de l'imprimerie, de la nouvelle possibilité de répandre les mots et les textes, que les autorités de Venise prennent conscience du besoin de réglementer la production verbale, déjà depuis 1469.

En conclusion, quelques menues remarques d'ordre stylistique : la prose de Horodowich est captivante, mais, parfois, il aurait fallu éviter des répétitions ennuyantes (comme lorsque l'auteur donne deux fois la même explication concernant les *Esecutori* : p. 57, 62), ou bien corriger des erreurs un peu gênantes (« Macchiavelli » [sic] : p. 22 et dans l'Index des noms). Il n'en demeure pas moins, pour autant, que le livre de Horodowich est fort intéressant et constitue un point de départ fructueux pour des discussions à venir.

FRANCO PIERNO, *University of Toronto*